

CE N' EST QU'UN DEBUT

Réalisé par Jean- Pierre Pozzi et Pierre Barougier
France. Sortie cinéma : 17 Novembre 2010 – 1h 42

De la philo en maternelle ? Ce documentaire évoque une expérience menée auprès d'enfants de trois à cinq ans par la formatrice d'une école d'application de Seine-et-Marne, Pascaline Dogliani, à l'initiative d'un professeur formateur en philosophie. La démarche des réalisateurs n'est pas sans enjeu. Tant vis-à-vis de la formule malheureuse de l'ex-ministre Xavier Darcos (« Faut-il recruter à bac + 5 des personnes dont la fonction est de changer des couches ? »), rappelée ici, que de l'actualité la plus brûlante, puisque le principe de la formation préalable des enseignants a lui-même été sérieusement écorné.

La réussite du film tient pourtant moins à la polémique qu'à la valorisation de la transmission et de l'éveil de l'esprit critique. Si le montage capitalise sur un florilège étonnant de réflexions enfantines savoureuses, c'est l'évolution du discours des élèves qui plaide en faveur de ces « ateliers à visée philosophique ». Les réalisateurs, sans recours aux cartons, ont choisi de respecter une stricte chronologie. Ils rendent compte des aléas de l'expérience, de l'élan créateur à une première phase de balbutiements et de doutes, puis à l'établissement d'un véritable dialogue dont l'enseignante n'est plus que l'initiatrice et qui outrepassé les

frontières de la classe. Le film révèle alors sa puissance pédagogique et subversive en incluant à la réflexion plusieurs séquences, dans la cour de récréation ou en famille, qui refusent de se contenter d'un filmage à la *Entre les murs* pour traquer contextes et conséquences de ces ateliers. *Ce n'est qu'un début*, conformément à son titre, va au-delà de l'initiation à la philosophie pour réaffirmer la nécessité du lien entre l'école et le monde.

T.M.

CAHIERS DU CINÉMA /

• LIBERATION

« *Aujourd'hui on va parler de la mort* » : Pascaline, l'institutrice, allume la bougie. C'est le début de l'atelier philo. Ses élèves, qui ont 4-5 ans, ne sont pas du tout impressionnés. Ils ont déjà débattu de la liberté, de la peur, de l'amour, etc. Sur la mort, ils ont bien sûr des choses à dire - angoisse de perdre ses parents, incompréhension devant l'absence... « *Je veux pas être seule, sinon je vais me perdre* », dit une élève. Pour *Ce n'est qu'un début*, Jean-Pierre Pozzi et Pierre Barougier ont filmé durant deux ans les ateliers de philo animés par une enseignante de la maternelle Jacques-Prévert de Mée-sur-Seine (Seine-et-Marne), une école d'application ouverte à la recherche pédagogique. Une fois tous les quinze jours, Pascaline réunit ses 25 élèves - la première année, ils ne sont qu'en petite-moyenne section - pour les faire réfléchir à des sujets de « grandes personnes ». Une expérience unique que les deux cinéastes ont suivie avec beaucoup d'empathie, signant un film sensible et chaleureux mais un peu trop lisse. La productrice explique que l'idée du film lui est venue en entendant le philosophe Michel Onfray dire à la radio : « *Les enfants sont tous philosophes, seuls certains le demeurent.* »

Le film entend montrer qu'il est possible d'implanter l'esprit philosophique dès le plus jeune âge. Il en résulte des scènes souvent attendrissantes, des visages d'adorables bambins, le regard perdu devant la profondeur du sujet, et une alternance de bons mots d'enfants et d'échanges, voire de joutes verbales surprenantes. Le débat se déroule entre enfants. « *Je suis désolé, mais je ne suis pas d'accord* », insiste l'un, sans agressivité. Chacun alors confronte ce qu'il pense, à partir de ce qu'il a entendu chez lui. « *J'aime pas le noir* », assène un élève lors du débat sur la différence. « *Moi j'aime mon frère comme il est, et il est noir* », répond une autre. « *Deux filles amoureuses, c'est pas possible* », décrète un garçon. Là, tout le monde a l'air d'accord. « *C'est le code, comme le code de la route mais le code de l'amour* », assure un autre. Sur ce qu'il y a après la mort, il y a débat. Un enfant ébauche ce qui pourrait faire consensus : « *On va au paradis de son Dieu.* » Le film renvoie aussi l'image d'une société miniature. Il y a les « forts » qui osent parler et interviennent sur presque tous les sujets, et les timides qui se taisent ou qui, lorsqu'ils se lancent, n'arrivent pas à articuler un mot. Abderahmène, Shana, Azouaou, Yanis, Kyria, Ismaël, etc. La maternelle Jacques-Prévert est située en zone d'éducation prioritaire (ZEP), et les élèves reflètent la France de la diversité. Alors, que l'on soit ou non convaincu de leurs débats, on s'incline devant la tolérance et le civisme qu'ils apprennent à la lueur de la bougie.

L'accablement est-il général ? Voici la petite lueur d'une bougie. Celle que Pascaline Dogliani, institutrice dans une école maternelle de Seine-et-Marne, allume avec des élèves de 3 ans et demi lors de ses ateliers de philosophie. Azouaou, Louise, Abderhamène et les autres réfléchissent alors à des questions généralement abordées en terminale : « Qu'est-ce que la richesse ? Un chef ? La loi ? La différence ? L'amour ? La mort ? La liberté ? » Deux cinéastes – Jean-Pierre Pozzi et Pierre Barougier – ont posé leurs caméras dans la classe pendant deux ans. « Ce n'est qu'un début », le titre de leur documentaire, montre à la fois une maïeutique à l'œuvre et son évolution. Car, très vite, les gamins apprennent à s'exprimer, à s'écouter, à échanger. Un film à la fois citoyen et ambitieux.

Lucie Calet **La critique du NouvelObs**

CRITIKAT: On sait que depuis quelques années, certains parents souhaitent inculquer les langues étrangères à leurs enfants dès leur plus jeune âge. Une école de Seine-et-Marne a fait un pari similaire avec la philosophie. Tout en laissant à une équipe de documentaire le soin d'en tirer un film, à l'intérêt discutable.

L'expérience, quoique un peu sensationnaliste sur les bords, n'est pas sans intérêt. Deux années scolaires durant, entre 2007 et 2009, l'école Jacques-Prévert de Le Mée-sur-Seine a dispensé un enseignement un peu spécial à sa classe de petite puis moyenne section de maternelle. Deux ou trois fois par mois, la maîtresse réunit les enfants et suscite avec eux des débats sur des questions habituellement considérées comme demandant plus de maturité : Comment définir l'intelligence ? Comment vivre la différence ? À qui donner l'autorité ? L'amour, la mort, etc. Et les enfants ainsi motivés de montrer, sur ces questions plus ou moins génériques et parfois « bateau », une conscience et une pertinence un brin moins marginales que le laisserait supposer la présomption d'innocence qui pèse sur ce très jeune âge.

Interroger et développer la capacité des tout-petits à se positionner dans le monde, les accompagner dans leur appréhension active de celui-ci : pourquoi pas ? Seulement, dans le dispositif qui nous est ici présenté, on ne peut s'empêcher de ressentir la présence d'un intrus : la caméra. Mine de rien, pourquoi faire un film de cette expérience ? *Pourquoi filmer ?* Cette question tout de même centrale dans toute création audiovisuelle, la productrice Cilvy Aupin, les réalisateurs Jean-Pierre Pozzi et Pierre Barougier (de ce dernier, on connaît le documentaire écolo-alarmiste *Nous resterons sur Terre*) auraient gagné à se la poser plus sérieusement. Le manque criant de parti pris de la captation de cette expérience (les sessions de débats, les bilans de la maîtresse, les réactions des parents), l'usage impersonnel des images qu'on se contente d'aérer par de pauvres plans de transition sur la banlieue environnante avant d'emballer le tout avec des notes de jazz oriental, ne définissent l'acte de filmer que comme un prolongement servile du dispositif, une manière digne d'un spot télé de montrer que tout se déroule selon le plan, jusqu'à la vivacité d'esprit des enfants et la surprise admirative des parents. À moins – sinistre hypothèse – qu'il ne s'agisse que de se repaître avec condescendance du spectacle du décalage créé par le mélange de naïveté, de bon sens et de conscience diffuse des enfants répondant avec leurs mots et leurs références sur les « questions de grands ». Quoi qu'il en soit, l'aspect mécanique, voire institutionnel du dispositif – montrer que l'éducation fait bien son travail en innovant, en collaboration avec les parents – menace d'apparenter cette captation bien réglée du réel à une exhibition de singes savants, d'enfants qu'on incite à ànonner des rôles d'adultes, voire à porter déjà sur leurs épaules une responsabilité de « génération future » que, contrairement à leur prise de parole, ils n'ont certainement jamais demandée.

Il y a néanmoins dans le film quelque chose qui empêche ce triste cap (la chosification des sujets réduits à des souris de laboratoire parlantes) d'être franchi, justement parce que cela échappe au programme fixé. De la petite à la moyenne section, les débats entre les enfants participants se font de plus en plus animés, avec même l'irruption d'une certaine violence verbale. Avec l'affirmation sur des questions fondamentales se fait l'apprentissage de la différence d'opinion : plus frappant, dans ces moments de tension, les charmants bambins apparaissent soudain moins encombrés par leur étiquette de petits anges, plus proches des troubles des adultes. Voilà un corollaire, surgi du réel sans crier gare (toute captation du réel tire son sel en commençant par là : montrer celui-ci dans sa dimension irrégulable), qu'il aurait été intéressant de travailler en film, et dont malheureusement le dispositif ne se nourrit guère, que ce soit dans les commentaires de la maîtresse ou la présence de la réalisation, toujours fidèles à leur ligne directrice. Une bulle de vie dans le caisson expérimental.

Benoît Smith

L'embobine